

Simple remarques sur les deux documents précédents

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **12 (1904)**

Heft 46

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403592>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SIMPLES REMARQUES SUR LES DEUX DOCUMENTS PRÉCÉDENTS.

La *Direction* de la « Revue internationale de théologie » s'empresse de transmettre ces deux documents à la « Commission ancienne-catholique de Rotterdam pour la réunion des Eglises ». Ils sont très différents de contenu, d'esprit et de ton. Dans l'un, les anciens-catholiques, après plus de trente années d'efforts, de luttés, de sacrifices en vue d'une union vraiment chrétienne et absolument désintéressée, sont comparés aux pneumatomaques, aux Nestoriens, etc., et sont mis en demeure, s'ils veulent renaître à la vie spirituelle, de venir la solliciter et la recevoir de l'Eglise orientale, *la seule Eglise* existant en ce monde, *la seule* vivant de la vraie foi et de la vraie vie chrétienne, et cela, parce que, *seule*, elle est le corps vivant du Christ, toutes les autres Eglises séparées d'elle (la catholique-romaine, l'anglicane, les protestantes, etc.) n'étant que des *Eglises mortes*, dans lesquelles ni la foi ni la vie spirituelle ne sont visibles.

C'est à la Commission susdite à juger si elle doit répondre à de telles assertions.

Quant à la « Revue internationale de théologie », elle les a déjà maintes fois réfutées; elle a même cité de nombreux textes d'éminents théologiens russes et grecs, du métropolitain Philarète, etc., dans lesquels une doctrine toute contraire est expressément enseignée et les prétentions de M. l'évêque Serge formellement écartées. Les lecteurs remarqueront que le très honoré prélat n'a ni réfuté, ni même mentionné, un seul de ces textes orthodoxes; en sorte que, lorsqu'il condamne les anciens-catholiques, il ne le fait nullement au nom de son Eglise (bien qu'il s'en prétende le représentant), mais uniquement en son propre nom. Nous devons lui confesser que ce n'est pas assez pour nous convaincre, quelque respect que

nous professions pour sa dignité, et que nous préférons rester en communion de doctrine et de sentiment avec les Philarète, les Joseph Wassilieff, les Ossinine, les Bolotoff, les Guettée, les Kaloguéras, etc., pour ne citer que les morts.

La « Revue » ne saurait se répéter continuellement, surtout pour des adversaires qui ne lisent pas nos documents officiels (catéchismes, livres de prières, rituels, actes synodaux, sermons, etc.), qui ne tiennent aucun compte des explications détaillées qui y sont données, qui ne réfutent aucun des textes des Ecritures et des Pères que nous citons à l'appui de nos interprétations, et qui vont même jusqu'à nous imputer des qualificatifs et des enseignements que nous avons maintes fois repoussés.

Dans un tel état de choses, nous estimons la situation très grave au point de vue du rétablissement de l'ancienne union des Eglises. Ce sont nos évêques et nos synodes qui décideront, dans leur sagesse, ce qu'ils croiront devoir faire.

Quant à la *Direction* de la « Revue » — Revue qui a été fondée non pas exclusivement, mais principalement en vue de cette union — si elle a une voix à faire entendre ici, ce n'est qu'une voix très humble. Si, en publiant la traduction française de l'article de M. l'évêque Serge, elle y a joint, en notes, des explications et des répliques, c'est uniquement pour guider ses lecteurs dans leur appréciation, mais nullement pour trancher la question, encore moins pour mettre fin aux débats. Elle se souvient plus que jamais de cette parole du Christ: « Amen dico vobis, si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic: Transi hinc illuc, et transibit, et nihil impossibile erit vobis (*Matth.* 17, 19). Quand même la montagne de préjugés et d'erreurs qui sépare nos Eglises serait aussi élevée que le veut M. l'évêque Serge, nous avons la foi que la vérité et la charité du Christ peut la faire disparaître, et nous sommes même persuadés qu'il en sera un jour ainsi.

Pour nous, nous croyons avoir fait tout ce que la stricte orthodoxie nous permettait de faire; nous avons appliqué, avec une exactitude historique et philologique que nous croyons scrupuleuse, le critérium orthodoxe, avec la conviction ferme que l'union des Eglises ne peut se faire que dans le seul vrai dogme, et non dans les spéculations théologiques. Dans les questions de la Trinité et de l'eucharistie, nous avons constaté,

par des textes authentiques, ce que la tradition universelle, constante et unanime a enseigné; et si nous n'avons pas voulu entrer dans des détails de spéculation théologique sur lesquels les Pères ont exprimé des opinions diverses, c'est que nous ne nous reconnaissons pas le droit de transformer en dogme ou en doctrine dogmatique obligatoire une opinion qui n'a pas été la doctrine de l'Eglise universelle. Dans la question ecclésiologique, nous avons procédé de même: nous avons fait connaître l'ecclésiologie de St. Jean Chrysostome et de St. Augustin, nous nous proposons de faire connaître celle de St. Grégoire de Nazianze, de St. Cyprien, etc., afin de bien établir ce qu'a été l'ancienne Eglise orthodoxe et de faire voir ce qu'elle doit être aujourd'hui. Nous avons cru que cette étude préliminaire et générale était nécessaire avant d'examiner quelles sont celles des Eglises actuellement existantes qui correspondent à cette norme. Nous avons cru et nous croyons plus que jamais que ce procédé est le seul logique, le seul objectif et le seul impartial, pour mettre fin aux divisions actuelles. Si nous nous trompons, nous demandons qu'on nous fasse, non un simple procès de tendance (qui ne précise rien et qui se dispense de preuves), mais des objections claires, avec textes authentiques à l'appui et selon les règles de la stricte critique historique et de la stricte critique exégétique. Cet honneur, nos adversaires n'ont pas encore daigné nous l'accorder.

Notre situation nous semble donc absolument correcte. Pour en faire ressortir encore davantage l'orthodoxie, nous nous permettrons la distinction suivante, à laquelle nous attachons la plus grande importance et dont nos nombreux amis d'Orient nous tiendront certainement compte:

Autant nous sommes remplis de vénération envers *l'Eglise orthodoxe* des huit premiers siècles, laquelle n'est nullement morte à nos yeux, mais vit encore, est bien réellement concrète et historique, soit en Orient, soit en Occident; autant nous la distinguons de *l'école ultramontanisante actuelle* de MM. Mésoloras, Rhossis, Gouseff, etc., qui nous attaque et à laquelle nous incombait le devoir de répondre.

Nous sommes très persuadés que cette école *n'est pas l'Eglise orthodoxe*, qu'elle ne la représente pas, qu'elle enseigne une doctrine et des prétentions autres que celles des Pères, et que — à son insu et certainement avec des intentions que

nous croyons parfaites, mais mal éclairées — elle continue l'introduction des doctrines et des procédés de l'*ultramontanisme* dans l'Eglise orientale, introduction qui a été commencée lors des conciles de Lyon et de Florence, continuée aux seizième et dix-septième siècles, sous l'influence des émissaires romains que les Etats dévoués à la cour de Rome protégeaient et secondaient puissamment. Si M. l'évêque Serge se récrie, voici les preuves de notre assertion :

Rome est sortie de l'orthodoxie, non pas en expliquant les dogmes de l'Eglise universelle (elle en avait le droit, ainsi que les théologiens des autres patriarcats), mais 1° en distinguant, dans ses explications, des doctrines qu'elle a d'abord appelées *proxima fidei*; 2° en se servant ensuite de sa juridiction patriarcale pour défendre, au nom de la discipline ecclésiastique, qu'on attaquât ces *proxima fidei*; 3° en les faisant définir comme des dogmes dans ses conciles, conciles qui n'étaient souvent que romains, quelquefois occidentaux, mais qu'elle cherchait à imposer comme œcuméniques; 4° en déclarant en principe hérétiques, sans toutefois les excommunier toujours nommément, ceux qui ne les acceptaient pas. Or l'école de M. l'évêque Serge nous semble engagée dans cette voie : elle aussi, elle a, sous le nom de théologoumènes, ses *proxima fidei*; elle aussi, elle veut qu'on ne les sépare pas des dogmes et qu'on les accepte comme faisant partie des dogmes; elle aussi, elle déclare pneumatomaques, Nestoriens, etc., ceux qui repoussent ces adjonctions; elle aussi, elle tend à violer le dépôt de la foi orthodoxe, non par soustraction, mais par addition (ce qui n'est pas une altération moindre); elle aussi, tout en acceptant en principe le critérium de l'ancienne Eglise, elle refuse, en pratique et en fait, de l'appliquer exactement.

Bien plus, que M. l'évêque Serge nous permette de le lui faire remarquer (car nous connaissons Rome et l'ultramontanisme beaucoup mieux que lui) : M. l'évêque Serge est, sur certains points, plus ultramontain que beaucoup d'ultramontains occidentaux. Par exemple, tandis qu'il veut imposer le sens qu'il attache au mot « transsubstantiation », Rome permet à ses théologiens une dizaine d'interprétations diverses, dont plusieurs sont même une négation indirecte et détournée du sens obvie de ce mot. Même latitude à peu près sur tous les

autres dogmes, sur les exercices extérieurs de piété, sur le culte des saints, etc., choses qu'elle pratique, mais qu'elle ne rend pas obligatoires; ou si elle les rend obligatoires, ce n'est qu'en paroles et non en fait, sachant très bien elle-même que nombre d'évêques, de prêtres et de fidèles n'y croient pas. Autre point: tandis que M. l'évêque Serge ose traiter d'« archaïque » cette Eglise des Pères et des huit premiers siècles à laquelle les anciens-catholiques en appellent dans toutes les questions, Rome ne s'est jamais permis, que nous sachions, une telle expression, malgré son désir de reléguer dans l'obscurité les textes et les libertés des Pères, et de faire mieux passer ainsi, grâce à cette obscurité, ses dogmes nouveaux, ses *proxima fidei*, ses théologoumènes. Si l'école de M. l'évêque Serge paraît moins ultramontaine que celle de Rome, ce n'est pas parce que ses principes le seraient moins, mais seulement parce que l'application qu'elle en fait est moins logique. Par exemple, la doctrine de la présence eucharistique *perpétuelle* (*pour toujours*) a conduit Rome à l'*adoration perpétuelle*. M. Serge n'en est pas encore là, que nous sachions; mais la cause n'en est pas dans la doctrine de la présence perpétuelle, qui, logiquement, exige l'adoration perpétuelle; la cause en est simplement dans la modération de l'application. Les ultramontains, eux aussi, se sont piqués longtemps de modération, et ce n'est même que dans ces derniers temps qu'ils ont établi l'adoration perpétuelle; la « logique » dans l'erreur est souvent plus pressée que la logique dans la vérité, et elle viendra aussi pour les disciples de M. Serge: *habent sua fata errores*. Quoi qu'il en soit de l'avenir, l'identité des points de vue et des procédés, dans le présent, entre l'école ultramontaine orientale et l'école ultramontaine occidentale, est manifeste.

Bref, nous savons par l'histoire du passé que c'est cet esprit ultramontain qui a fait, entre autres, de l'évêque *orthodoxe* Bessarion le cardinal *romain* Bessarion, et qui s'est infiltré si habilement et si funestement dans toutes les Eglises locales orientales. Nous savons par l'histoire de ces cinquante dernières années que c'est cet esprit ultramontain qui, en pleine Eglise orthodoxe, a séduit les Gagarine, les Galitzine, les Schwetschine, les Solowieff, etc. Nous pensions, nous anciens-catholiques, être à même de rendre quelques services aux orthodoxes d'Orient, en les munissant d'arguments pour mieux

trionpher de l'ultramontanisme romain qui les enserre toujours davantage; et voilà qu'on nous traite d'hérétiques, et qu'on nous déclare qu'on ne nous considérera comme catholiques-orthodoxes que lorsque, après avoir rompu avec l'ultramontanisme romain, nous nous soumettrons à l'ultramontanisme oriental! En vérité, nous avons vu celui-là de trop près pour consentir jamais à nous soumettre à celui-ci.

« Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés. »

Nous resterons prudents comme eux, comme ces bons chrétiens d'autrefois, bien orthodoxes, que, par une incroyable méprise, on ose traiter de crypto-chrétiens, de chrétiens qui se dissimulent, qui se soumettent à Rome, et qui par leur lâcheté pactisent avec l'hérésie romaine, sortent ainsi de l'orthodoxie et de l'Eglise, et sont par conséquent des vagabonds, des sans-église, etc. C'est par ces étranges considérations que nos adversaires déclarent que l'Eglise d'Occident a cessé d'être visible et par conséquent d'exister; et qu'ainsi il n'y a plus qu'une seule Eglise, celle d'Orient!

Qu'ils veulent bien nous permettre de réfuter pour la dixième fois cette fantaisie. Puisqu'ils tiennent tant à la comparaison de l'Eglise avec le corps *charnel* de J.-C., ils devraient savoir qu'un corps charnel est une agglomération de cellules vivantes, unies entre elles par une même force vitale, par une même force pensante, aimante et voulante. De même, l'Eglise est une agglomération de cellules vivantes (individualités ou groupes), toutes réunies par le même Christ, par la même foi, par le même baptême: *unus Dominus, una fides, unum baptisma*. Le Christ a dit: *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (*Matth.* 18, 20). Voilà certes des groupes très petits, à peine visibles, mais cependant suffisamment. Nos adversaires n'oseraient donner un démenti au Christ même. Or l'Occident n'a cessé de compter de tels groupes, et en nombre considérable; groupes unis par le même Christ, par la même foi, par le même baptême, donc vivant dans l'Eglise par J.-C.

On objecte: Mais ces groupes étaient en opposition contre leur patriarche. — Oui, comme les fidèles orthodoxes d'Orient étaient en opposition contre leurs patriarches lorsque ceux-ci s'appelaient Eunomius, Macedonius, Paulus, Sergius, etc.; et leur opposition était précisément un témoignage très visible de leur orthodoxie.

On objecte encore : Mais ces groupes étaient anathématisés et excommuniés par les évêques et par les prêtres, donc en dehors de l'Eglise. — Non. Ils étaient excommuniés, mais d'une excommunication invalide, qui ne les privait ni de la grâce, ni de la foi. Heureusement les prêtres qui croyaient comme eux ne leur ont jamais manqué ; et quoique traqués et persécutés par les inquisiteurs, ils restaient fidèles. Et leur fidélité était connue, donc visible pour ceux qui avaient des yeux. Leur emprisonnement, leur martyre, leur mort, nous osons le dire, était la plus haute marque de la visibilité de l'Eglise en Occident. On a tué aussi J.-C. ; ses disciples ont-ils cessé pour cela de former une Eglise, même lorsque plusieurs d'entre eux se cachaient et lorsque Pierre reniait le Christ ? Non.

On objecte encore : Mais ils se cachaient et se soumettaient à Rome. — *Réponse* : Il y a soumission et soumission. C'est le cas de distinguer entre l'esprit et la lettre, entre les vérités que les victimes proclamaient à la face de l'univers et les formules ambiguës que la cour de Rome leur arrachait. La manière dont les Port-royalistes se sont soumis n'a certes trompé personne, pas même les jésuites, qui leur ont gardé une haine mortelle. Donc supposer que Rome, en condamnant ses adversaires, a éteint et détruit le christianisme et l'Eglise orthodoxe en Occident, est une erreur très grande : car les victimes de Rome, en regimbant, en se concentrant davantage en J.-C., dans la méditation des Ecritures, dans la vie intérieure des aspirations de l'âme, dans l'appel au Sauveur contre les faux Christs ultramontains, ont pratiqué d'autant mieux l'essence même du christianisme, et l'ont mise en plus grande lumière, aux yeux de ceux qui ne confondent pas cette essence de sainteté avec l'obéissance aveugle à une hiérarchie orgueilleuse, erronée et coupable. On ne saurait assez le répéter : la soumission à Rome, en pareils cas, ne trompait personne ; on savait que ce n'était qu'une soumission d'administration, le couteau sous la gorge, et non une soumission d'esprit et de cœur. Fénelon s'est soumis ainsi, en gardant ses convictions ; il l'a même écrit. Montalembert s'est soumis aussi lors de la condamnation de l'*Avenir*, mais cela ne l'a pas empêché, tout en passant pour ultramontain, de repousser avec horreur « l'idole du Vatican ». Gratry, mourant, s'est soumis, en « effaçant » ce qu'il avait écrit, mais non en le rétractant, ni en le réfutant.

Tout le monde, en Occident, sait que la formule: *laudabiliter se subiecit*, signifie: « Il ne peut pas faire autrement, n'étant pas un héros, mais il n'en garde pas moins sa foi et ses convictions. » Donc on a pitié de ce malheureux, mais on sait du moins qu'il vit toujours réellement de la vraie foi. Loin de nous, certes, la pensée de glorifier cette attitude et cette faiblesse; mais loin de nous aussi la pensée d'excommunier ces faibles, qui, nul n'en doute, pas même Rome, ont une foi correcte, dont nul ne doute.

C'est dans toutes les Eglises qu'il y a deux courants et que celui de la majorité (qui n'est pas toujours celui de la vérité, bien qu'il se croie celui de l'orthodoxie) cherche à anathématiser celui de la minorité. On l'a vu chez les protestants de France après le synode de Paris, de 1872. Ceux qu'on voulait mettre à la porte, dit M. Maurice Vernes, répondirent: « Non seulement nous avons conscience d'être restés protestants parce que nous *continuons* d'accepter l'Évangile selon l'esprit de la Réformation du XVI^e siècle, mais nous estimons rendre un service signalé à nos coreligionnaires... » Mêmes tendances et mêmes scissions dans l'Eglise établie d'Angleterre. Et ce qui se passe actuellement dans l'Eglise catholique-romaine de France, au sujet de la condamnation de M. Loisy, est une illustration frappante de la thèse que nous soutenons.

Voici les faits: M. Loisy a émis des doctrines historiques et théologiques que Rome a condamnées; il s'est soumis administrativement, mais tout le monde sait qu'il maintient ses enseignements et qu'en cela il entend rester catholique. Il *continue donc à être catholique*, malgré la condamnation lancée contre lui par le St. Office romain. Quelques évêques font écho à Rome et le condamnent aussi; quelques autres pensent comme lui et le disent suffisamment pour que nul n'en ignore; Rome le sait et ne fulmine pas; l'immense majorité des évêques se tait, et pense au fond, à peu près, comme M. Loisy.

Or, je le demande, où sont les crypto-catholiques, en ce cas? Nos adversaires orientaux disent que ce sont les amis de Loisy qui se soumettent et se cachent. C'est une erreur: 1^o parce que les amis de Loisy continuent de fait à maintenir la vérité catholique ou orthodoxe; 2^o parce que leur soumission n'est qu'administrative et forcée, et qu'elle ne trompe per-

sonne; 3° parce que l'immense majorité des catholiques, tout en continuant à porter le titre de « romains » (expression purement géographique et administrative), continue à penser comme les amis de Loisy, c'est-à-dire à *rester catholique*. Ceux qui faussent et cachent le catholicisme orthodoxe sont précisément le pape et ses adhérents, ceux qui forment le cadre hiérarchique de l'Eglise (mais non l'Eglise même), ceux qui sont censés porter le drapeau et qui le trahissent. Nos adversaires, trompés par la distance et par les apparences administratives, prennent pour hérétiques les vrais catholiques, et traitent de non-valeurs ceux qui sont les seules valeurs orthodoxes. On ne saurait méconnaître plus gravement la vérité historique.

Ce qui trompe nos adversaires dans cette question, c'est, *d'abord*, qu'ils jugent l'Occident, comme je viens de le dire, à une trop grande distance, et qu'ils le voient mal du fond de leurs couvents orientaux; c'est qu'ils n'aperçoivent pas suffisamment ces groupes catholiques-orthodoxes; qu'ils ne lisent pas leurs ouvrages; qu'ils ne connaissent pas suffisamment leurs actes et leurs vertus. S'ils les connaissaient, ils sauraient, par exemple, que les gallicans *non scolastiques* ont toujours ri de la fameuse définition du concile de Vienne sur la nature de l'âme « forme substantielle du corps »; qu'ils n'ont pas moins ri de la logomachie emphatique du concile de Florence sur les prétendus pouvoirs du pape; qu'ils n'ont jamais accepté ni l'œcuménicité ni les doctrines des conciles de Latran; qu'ils ont toujours tenu les conciles pour supérieurs au pape; qu'ils ont toujours refusé, même encore au dix-septième siècle, de recevoir le concile de Trente; qu'ils ont toujours ignoré le « catéchisme romain »; qu'aucun fidèle, et même aucun prêtre, n'a jamais lu toutes les définitions et décisions du concile de Trente; etc., etc. On voit, par ces quelques détails, entre mille autres, combien se trompent ceux qui jugent de l'Eglise d'Occident et de sa foi par les ordres de la chancellerie romaine. Ils se trompent du tout au tout et ont grand tort de traiter de non-valeurs ces prétendus crypto-groupes, ces petites entités qu'ils trouvent invisibles simplement parce qu'ils ne les voient pas. Mais il y a, dans l'Eglise comme dans la nature, des forces impondérables, qui, quoique impondérables, n'en sont que plus réelles et plus puissantes, et la Bible même nous apprend que c'est l'ânesse de Balaam qui a aperçu l'ange que celui-ci ne distinguait pas.

Ce qui trompe nos adversaires, c'est, *ensuite*, qu'ils confondent l'Eglise avec la hiérarchie, et qu'ils croient qu'on est sorti de l'Eglise par le seul fait qu'on est hors des cadres hiérarchiques et administratifs. Ils se trompent gravement : la vie spirituelle est une vie de foi et de vertu, et non une vie d'administration. Non, la hiérarchie n'est pas l'Eglise, mais seulement une partie de l'Eglise, pas plus qu'un état-major n'est l'armée, ou qu'un ministère politique et administratif n'est la nation. Qui oserait aujourd'hui condamner toute une ville comme coupable, parce que son maire aurait commis une trahison ou un faux ? Quel est le monstre qui oserait la passer au fil de l'épée, pour la punir du forfait de son chef, forfait qu'elle n'a pas commis et contre lequel même elle a protesté ? De même, n'est-il pas monstrueux de traiter d'hérétiques, de passer au fil de l'excommunication et de l'anathème, tous les chrétiens qui ont protesté, en Occident, contre les erreurs et les crimes de la papauté ? Que nos adversaires condamnent les coupables, la papauté et ses agents, oui ; mais qu'ils respectent du moins l'Eglise, toujours distincte de la papauté, même quand elle est représentée par un petit nombre. *Pusillus grex*, telle fut l'Eglise primitive qui, on le reconnaîtra, était orthodoxe et vivante, même à l'époque de la dénégation de Pierre et de la trahison de Judas.

Bref, il s'agit d'une question de conscience, de religion, d'Eglise et de science. Nul ne saurait être surpris, si nous nous défendons aussi énergiquement que possible dans des choses et pour des choses aussi sacrées. Nous ne reprochons certes pas à nos adversaires orientaux de nous attaquer. Ils sont dans leur droit, comme nous dans le nôtre. Mais ce qui nous étonne, c'est que, tandis que nous défendons l'Eglise orientale contre ses nombreux adversaires occidentaux, notamment contre ses ennemis ultramontains, l'école orientale en question, loin de nous en savoir gré, nous attaque, et nous attaque, chose curieuse, avec les procédés mêmes de la scolastique ultramontaine ! Cette école se croit très antiultramontaine parce qu'elle repousse l'autorité papale ; mais on peut être très ultramontain sans le pape ; et c'est malheureusement le cas.

Nous ne sollicitons de cette école aucune faveur : il nous suffirait qu'elle fût juste et exactement renseignée. Tout ce que nous désirons, c'est que la vérité triomphe, et avec elle la

cause du Christ et de son Eglise. Nous avons frappé à la porte de l'Eglise orientale, non pour lui demander une orthodoxie que nous avons reçue du Christ même, à notre baptême (dont les Orientaux reconnaissent la validité), et que nous n'avons jamais cessé de professer, mais uniquement pour lui proposer de renouer les liens de fraternité chrétienne d'autrefois. Des serviteurs de cette Eglise, nous connaissant mal, nous ont pris pour des hérétiques à mines protestantes, parlant un langage ni grec ni slave, donc suspects, et ils nous ont, de fait, assez mal traités. Espérons que les maîtres de la maison, mieux renseignés, répareront la méprise de leurs subordonnés et trouveront nos propositions dignes d'être acceptées. Et alors, avec une joie toute chrétienne, nous chanterons: *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis!... Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

LA DIRECTION.